

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les Pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Dida Badi

Dida Badi Ag Khammadine, est anthropologue et chercheur algérien spécialisé dans le monde touareg au Centre National De Recherches Préhistoriques, Anthropologiques et Historiques. Diplômé de l'Université de Bayreuth (en Allemagne), il a également travaillé dans le cadre de projets de recherche au sein de cette institution. Il a été chercheur associé au sein du projet DFG "Political Orders in the Making" (Ordres politiques en devenir) à l'Université de Bayreuth, au département d'anthropologie de l'Afrique, jusqu'en décembre 2020

Habib

Le 23 octobre 2025, à Alger, avec Dida Badi, anthropologue, algérien bien sûr. Bonjour.

Dida

Bonjour.

Habib

Merci beaucoup pour votre disponibilité qui nous permet d'organiser cette interview qui entre dans le cadre du programme de recherche Histoire orale de la production des connaissances dans les pays du Maghreb. Nous sommes dans la deuxième phase et je suis heureux de vous rencontrer. J'ai une première question toute simple et directe. Vous êtes qui ? Vous êtes né où ? Vous avez grandi dans quelles conditions sociales ?

Dida

En fait, d'habitude, c'est nous qui interrogeons les gens. Aujourd'hui, je me retrouve dans la position de celui qu'on interroge. Donc, je vais essayer de m'adapter un peu à cette nouvelle situation et de répondre à vos questions. Moi, je suis Dida, c'est mon prénom, Badi, mon nom de famille, Ag Khammadine, fils de Khammadine. Les Touaregs, c'est comme ça qu'ils se nomment, Dida Ag Khammadine, fils de Ag. Je suis né à Timiaouine, un village frontalier avec le Mali, qui faisait partie de la wilaya de Tamanrasset, mais qui maintenant est rattaché à la nouvelle wilaya de Bourgibagé-Martar, dans l'extrême sud-ouest de l'Algérie, à la frontière avec le Mali. J'ai commencé ma scolarité là-bas, la première année, la deuxième, et puis je suis parti à Tamanrasset à l'école, plutôt à l'internat nomade à l'époque. Je suis né en 1964 dans un campement nomade. On nomadisait, ce ne sont pas tout à fait des villages, c'est une aire de nomadisation. L'administration

de rattachement, c'est le village de Timiaouine. C'est une zone qui se situe de part et d'autre des frontières entre le Mali et l'Algérie, au sud de Tamanrasset. C'est notre aire de nomadisation traditionnelle. Nous sommes des Touaregs. Mon père et ma mère sont des Touaregs. Après la scolarité, la première année, la deuxième, je suis parti à Tamanrasset pour intégrer l'internat nomade. Juste après l'indépendance, il y avait beaucoup de Touaregs qui n'étaient pas scolarisés. La France n'avait pas créé beaucoup d'écoles. Il y avait juste une école créée en 1945 à Tamanrasset pour les sédentaires. Les petits villages n'étaient pas dotés d'écoles, donc les nomades n'étaient pas scolarisés. Les premières écoles datent de l'indépendance de l'Algérie et il y a eu beaucoup d'efforts pour réunir les enfants des nomades dans des internats. Il y avait un internat à Tamanrasset, un internat à Idless, il y avait au moins trois internats à Tamanrasset et dans les villages environnants et j'ai donc intégré l'internat à Tamanrasset où j'ai rencontré tous les autres enfants des nomades de toute la région, là-bas pendant quatre ans, donc jusqu'à la sixième, jusqu'au collège. J'ai continué, il y avait un internat aussi pour les nomades, jusqu'au lycée. J'ai poursuivi mes études au lycée à Tamanrasset. J'ai eu en 1985 un bac en lettres arabes. Après le bac, j'ai intégré l'Institut d'Archéologie à Alger où j'ai fait une licence de préhistoire, archéologie préhistorique.

Par la suite, on a ouvert le premier département de langue et culture amazigh à Tizi Ouzou. J'ai réussi le concours pour faire le magistère en civilisation amazigh. Et par la suite, j'ai intégré le centre de recherche en anthropologie préhistorique à Alger, c'était ma première fonction, où j'ai travaillé jusqu'en 2015. J'ai fait un doctorat, un PHD, en anthropologie africaine à l'université de Bayreuth en Allemagne en 2010.

Par la suite, 2015, 2016, 2017, je suis retourné en Allemagne à l'université et j'ai travaillé là-bas dans le cadre d'un projet de recherches sur le Sahel qui portait sur les nouvelles formes de politique dans le Sahel.

Habib

On y reviendra certainement à ces nouvelles formes. Et tout ce que vous avez raconté jusqu'à maintenant c'est parfait, ça donne un peu l'itinéraire global.

Vous êtes né dans une famille nomade, pas loin du village de rattachement. A partir du moment où vous commencez à grandir, un enfant qui marche et qui court, c'est à partir de là que vous avez commencé à prendre conscience de cette histoire du nomadisme, du fait que vous êtes nomade, que vous n'avez pas un endroit fixe? Est-ce que c'est quelque chose qui vous a fait peur au début ou c'était juste naturel, c'était comme ça qu'il fallait vivre ?

Dida

Non, c'était mon univers normal. On n'a jamais connu d'autre chose que le nomadisme.

Je suis né dans un contexte nomade. Mes parents sont des nomades, nos voisins sont des nomades. C'était pour nous tout à fait normal, c'était notre monde, notre univers ordinaire, le nomadisme, l'apprentissage de la vie nomade.

Habib

Je sais que dans ce genre de conditions, j'ai un peu grandi comme ça, les enfants grandissent presque trop vite, parce qu'assez rapidement ils commencent à participer à la vie quotidienne de la famille, non ?

Dida

Bien sûr. Quand on est nomade, on est vite mis en contact avec l'environnement et on apprend très vite comment se débrouiller, comment se mouvoir, comment vivre, comment s'occuper des animaux, où trouver l'eau, comment se rendre au campement, etc. On découvre les routes, l'environnement immédiat. La tente, c'est la sécurité. On revient à la tente, c'est là-bas qu'on est en sécurité, dans un monde sauvage, en quelque sorte, qui nous entoure et on revient dans le campement pour retrouver l'humanité, notre famille, les proches, la mère, les frères, etc. C'est comme ça.

Habib

À quel âge vous avez commencé à vous éloigner de la tente pour aller suivre un troupeau, les animaux, chercher de l'eau, je ne sais pas. À partir de quel âge vous avez commencé ?

Dida

Si je considère les autres enfants, c'est à partir de l'âge de 6 ans qu'on commence à s'occuper des petites tâches qui sont dans l'environnement immédiat, s'occuper par exemple de ramasser le bois à côté, d'accomplir des petites tâches juste dans l'environnement immédiat du campement. Ce n'est que par la suite, après l'âge de 7 ou 8 ans, qu'on accompagne nos parents pour aller chercher l'eau, pour aller chercher les animaux, pour aller un peu plus loin, s'éloigner un peu du campement. À partir de 10 ans, on est autonome. On peut partir tout seul, ramener de l'eau, chercher les chameaux, les ramener, les entraver, les attacher, et ainsi de suite. Quand on est un garçon, à partir de cet âge on se sépare dans les tâches, dans l'apprentissage. Les filles restent auprès de leur mère pour apprendre toutes les tâches liées à la maison, à la transmission de compétences liées au campement. Et nous, on est souvent avec les hommes pour apprendre les routes, comment s'orienter, comment s'occuper des chameaux, comment aller chercher l'eau un peu plus loin du campement et revenir. Aller et revenir.

Habib

Vous suivez d'abord les adultes et après ils vous laissent tranquille parce que vous devenez adulte.

Dida

C'est une initiation par la pratique. On est initiés par la pratique. On acquiert des compétences comme ça, avec l'aide des autres, des adultes, qui nous apprennent tout ça et qui nous laissent après nous mouvoir tout seul dans le désert.

Habib

Est-ce que le soir vous rentriez à la maison, enfin la tente, vous rentriez chaque soir ou c'est arrivé à partir de quand, si c'est arrivé, à dormir une ou deux nuits de suite loin ?

Dida

À l'âge de 12 ans on peut passer la nuit dehors, on peut aller chercher les chameaux qui s'éloignent loin et on ne pourra pas revenir au campement. On n'aura pas le temps de revenir, donc on est obligé de passer la nuit quelque part dans la brousse, dans le désert. Mais les gens ne vont pas se faire du souci parce qu'ils savent que nous allons de toute façon revenir.

Habib

Comment vous vous organisiez pour manger ? Vous preniez avec vous quelque chose qui se conserve ?

Dida

Oui, par exemple, on peut préparer une *tagla*, c'est-à-dire une galette, on peut prendre avec nous des dates séchées, on peut prendre du lait, du fromage, des provisions comme ça. On peut toujours prendre des provisions et de l'eau. L'eau, c'est la matière la plus précieuse. Soit on sait où ça se trouve quand on en a besoin, soit on en prend avec nous.

Habib

Le lait c'est la chamelle ?

Dida

Le lait c'est la chamelle, les chèvres. Les chèvres et les brebis aussi.

Habib

Dans votre famille, et maintenant c'est aussi une question pour le chercheur, traditionnellement qui assure l'éducation de l'enfant ? La maman, parce que je sais que la place de la mère est importante, ou le père ?

Dida

Au début, la formation, c'est la mère qui l'assure jusqu'à 6 ans. C'est la mère qui nous inculque le fondement de la culture Touareg, c'est à dire la culture d'abord de la famille, les généalogies. A partir de 6 ans, il y a une espèce de spécialisation. Les garçons se rapprochent plus de leur père que de leur mère et la fille reste plus proche de la mère, qui lui inculque d'autres compétences spécifiques à la femme, à la fille.

Habib

Pour l'apprentissage de la lecture, est-ce qu'il y avait quelque chose, le Coran peut-être, je ne sais pas, comment vous avez appris à lire ?

Dida

En lecture les premiers signes que l'on apprend ce sont les *tifinagh*, notre écriture traditionnelle. J'ai appris le *tifinagh*, je ne sais pas quand, je me suis retrouvé comme ça à le connaître. Je pense que c'est avec ma mère mais je ne me rappelle pas exactement comment ça s'est passé. On organise aussi des petites réjouissances, des petites réunions aux marges des campements, les soirs, avec les garçons et les filles, et on écrivait, on faisait des petits concours d'écriture, des énigmes sur le sable qu'on écrivait en *tifinagh*. Par exemple on écrit la première lettre et puis c'est aux autres de deviner la suite du mot, et ainsi de suite, des choses comme ça. Ça renforçait notre compétence dans l'apprentissage de l'écriture *tifinagh*. Sinon, à l'âge de 6 ans, on doit faire la prière. C'est la mère qui nous apprend les premières sourates, la *fatiha* puis deux ou trois sourates et comment faire la prière. Mais pour l'apprentissage du Coran, il y a des spécialistes qu'on appelle *Inislemen*. *Inislemen*, ça veut dire des gens qui s'occupent des questions religieuses, de l'islam, des spécialistes. On envoie l'enfant apprendre auprès de ces *inislemen* le Coran puis il revient, il se spécialise.

Habib

Vous avez fait ça ? Vos parents vous ont envoyé ?

Dida

Non, moi je n'ai pas eu cette chance, je suis allé à l'école. Parce que mon père est décédé quand j'avais deux ans et ma mère m'a envoyé chez un *taleb* à Timiaoui, au village. Et ce *taleb* a commencé à m'apprendre, il m'a demandé de réciter l'alphabet arabe. Il m'a demandé de dire "ha", nous on ne prononce pas les "ha". En Touareg, on dit "kha", "*Mokhamed*". Il m'a demandé de dire "ha" et j'ai dit "kha". Alors j'ai vu sa main se rapprocher du bâton et je suis parti, j'ai abandonné. J'ai dit à ma mère que le *taleb* avait voulu me frapper. Et elle a dit : "Si c'est comme ça, ce n'est pas la peine, il ne faut plus y aller. S'il a voulu te frapper, tu vas apprendre tout seul, comme ça". Voilà mon expérience avec l'apprentissage coranique ! J'ai juste commencé mais après j'ai appris l'alphabet, j'ai appris l'arabe, j'ai appris aussi quelques sourates tout seul dans les livres.

Habib

Et là à l'école vous appreniez le français ?

Dida

Non, non, non, à l'école on apprenait l'arabe d'abord. On commence l'apprentissage du français à partir de la cinquième année. Quand on est arrivés au collège, on est arrivés au moment de l'arabisation. Donc on avait le choix, il y avait les classes bilingues, et les classes carrément arabisées.

Habib

C'était arrivé jusque chez les Touaregs l'arabisation ?

Dida

Oui, dans toute l'école algérienne, l'école fondamentale. Avant, il y avait l'enseignement général, il y avait des classes mixtes. On apprenait les sciences et les mathématiques en français et l'arabe et les autres matières en arabe. À partir de l'enseignement fondamental, il y a eu l'arabisation, donc on a commencé à arabiser complètement l'enseignement.

Habib

Quand vous êtes parti dans cet internat des nomades, vous êtes retrouvé avec d'autres enfants, évidemment. Est-ce que c'était une belle expérience ? C'était traumatisant ? Comment vous l'avez vécu ? Parce que du coup, vous restiez plusieurs nuits à l'internat et vous ne rentriez, j'imagine, qu'un jour ou deux à la tente ? Comment vous avez vécu cette expérience ?

Dida

On restait toute l'année, on rentrait seulement pendant les vacances d'été. C'était un univers aussi tout à fait nouveau pour nous. La télévision, on l'a découverte là-bas à l'internat, le cinéma aussi, et d'autres expériences qui tranchent complètement avec ce que nous avons connu dans la vie nomade, et nous sommes adaptés, et puis c'était quelque chose de très intéressant pour nous, une découverte, un monde nouveau, des compétences nouvelles, mais on sentait qu'on avait nous

quelque chose de plus, de différent, par rapport aux enfants de la ville, les sédentaires. On avait notre expérience de nomades, le courage d'affronter les difficultés, de s'assumer, de prendre ses responsabilités. Ça a été aussi une expérience intéressante parce que ça nous a fait découvrir les autres. Le Hoggard, c'est un espace immense, c'est 500 000 km², les Touaregs sont disséminés un peu partout et les internats nous ont vraiment réunis. Et ce sont les gens qui étaient dans ces internats qui ont été les premiers cadres fonctionnaires de l'administration naissante de Tamanrasset qui est devenu un département en 1975 et qui manquait de cadres. C'était quelque chose de très intéressant comme expérience.

Habib

Et en même temps, vous passiez quasiment neuf mois ou huit mois, je ne sais pas, sans voir les chèvres, les parents ?

Dida

Tout à fait, oui. Il y avait ceux qui revenaient après les vacances et ceux qui préféraient rester. Personnellement, je n'avais pas vraiment le choix parce que mes parents étaient décédés. Donc j'ai poursuivi mes études, je suis resté à l'internat jusqu'au lycée et même jusqu'à l'université puisque j'habitais aussi à la cité universitaire ici.

Habib

Vous avez fait combien d'années d'internat dans votre vie ?

Dida

20 ans. Je suis fils de l'Algérie.

Habib

L'internat vous a sauvé ?

Dida

L'internat m'a sauvé. J'ai grandi grâce au financement public parce que c'est l'État qui payait, c'était gratuit. C'est grâce à la gratuité de l'enseignement que nous avons pu, nous enfants nomades, faire le peu d'utile que nous avons fait. Et c'était quelque chose d'intéressant, l'état social.

Habib

Mais c'est une longue période où vous avez arrêté de nomadiser. Non ?

Dida

Mes parents sont décédés donc j'ai arrêté de nomadiser. Mais mes autres parents, c'est à dire la famille, mes cousins, nomadisent toujours. J'ai un frère qui est encore nomade, par exemple. Je vais là-bas leur rendre visite.

Habib

Les vacances, c'était un moment où vous repreniez contact.

Dida

Voilà, le contact avec notre vie de nomade pendant deux mois, comme ça, tous les ans.

Habib

Donc vous ne vous êtes pas trop éloigné de ce mode de vie.

Dida

Pas du tout, parce que même à l'école et à l'internat on était tous des enfants nomades, donc nos histoires, tout ce qu'on racontait, cela relevait de la culture nomade. Et la ville de Tamanrasset ce n'était pas une grande ville, c'était une petite ville qui a commencé à grandir avec la sédentarisation des nomades. Tamanrasset est devenue un lieu de rencontre des nomades, des oasisiens, des sédentaires, de beaucoup de communautés d'origines différentes d'Algérie, du Sahel, etc.

Habib

Vous repartiriez demain nomadiser ? Si l'opportunité ou la vie vous imposait de repartir en tant que nomade, vous en seriez capable aujourd'hui ?

Dida

Je suis toujours nomade, en quelque sorte. J'ai mes animaux au Sahara, là-bas, chez mon frère. Ça me permet de garder toujours contact avec le monde nomade. J'ai travaillé sur les nomades, j'ai nomadisé avec eux pendant mes recherches. Je les ai observés pour essayer de traduire leur savoir empirique en savoir théorique, pendant une vingtaine d'années. Donc j'ai continué toujours la vie de nomade, même en Europe, même là où je suis allé, aux États-Unis ou ailleurs. Je me considère comme étant un nomade qui vient découvrir des horizons nouveaux, des cultures nouvelles, et puis qui revient à son lieu d'origine.

Habib

J'ai une question, je ne m'en interdis aucune, mais vous n'êtes pas obligé de répondre. Vous êtes d'abord Touareg ou d'abord Algérien ?

Dida

Je suis d'abord Touareg. Je suis d'abord Touareg et ensuite Algérien et tout le reste. Je suis d'abord Touareg parce que je suis d'abord le fils de ma terre, de mon territoire, de mon aire de normalisation, de ma vallée et ma vallée se trouve en Algérie.

Habib

Ce que la géopolitique récente a imposé, les frontières et ainsi de suite, les Touaregs de l'autre côté de la frontière, ça fait partie aussi des vôtres ?

Dida

Je suis Touareg avant les frontières. Les frontières sont venues par la suite. Ce ne sont pas les frontières qui vont nous enlever notre identité Touareg. Nous restons malgré les frontières, Touaregs.

Habib

Les nomades continuent à traverser la frontière ou pas ?

Dida

Oui, toujours. L'Algérie, le Niger, la Mauritanie, tous ces États-là, heureusement d'ailleurs, tolèrent quand même que les nomades - il n'y a pas que les Touaregs d'autres communautés sont nomades aussi, les Peuls, les Maures - traversent les frontières entre la Mauritanie et le Mali, entre l'Algérie et le Mali, le Nigeria et l'Algérie, la Libye et l'Algérie. On traverse toujours. On tient à ce traverser et ils comprennent, c'est bien.

Habib

Et vous personnellement ça vous arrive, quand vous rentrez chez vous, de partir comme ça ? Ca vous arrive de traverser les frontières ?

Dida

Je ne vois les frontières que lorsque j'arrive à un aéroport. Pour moi, les frontières sont les frontières aériennes. Sur le territoire je n'ai jamais senti qu'il y avait une frontière. Je vais au Niger comme je vais au Mali, comme je vais en Libye. J'ai travaillé en Libye pour mes recherches, dans le sud Libyen, je suis revenu en Algérie. J'ai ma famille en Libye, j'ai ma famille au Niger, je vais chez eux, je travaille là-bas, au Mali aussi. Et lorsque je pars, quand j'atterris par exemple à Niamey, ok, à l'aéroport là c'est une frontière. Quand je reviens du Niger vers l'Algérie, ce n'est pas la frontière.

Habib

Quelle chance !

Dida

Mais c'est comme ça.

Habib

C'est une vraie chance non ?

Dida

C'est une vraie chance que les États tolèrent ça, tolèrent que l'on traverse, que les politiques étatiques ne soient pas très sévères vis-à-vis des nomades qui traversent cet espace-là. C'est une politique des États qu'il faut valoriser.

Habib

Vous passez un bac de lettres et on vous retrouve anthropologue. Comment c'est venu ce passage ? C'est un choix ? C'est un accident ? Ce sont des opportunités ? Comment vous avez fait ce choix ?

Dida

Je suis devenu anthropologue sur le tard, par la pratique. C'est par le travail que j'ai fait que je suis devenu anthropologue. Au début, j'ai fait de la préhistoire, de l'archéologie, l'archéologie préhistorique. Je travaillais sur l'art rupestre et pour mon mémoire j'ai fait mon terrain sur l'art rupestre saharien dans le Hoggar. Et je me suis dit qu'en travaillant sur l'archéologie, sur l'art rupestre, en faisant de la préhistoire, en étudiant les civilisations anciennes à travers les fouilles archéologiques, etc., ça m'éloignait un peu de l'actualité, de ce qui se passe, de toutes ces

dynamiques que je voyais au Sahara, chez les nomades. J'ai décidé de faire un petit réajustement, parce que déjà ce n'est pas éloigné l'anthropologie. Donc j'ai présenté un projet sur les Touaregs au département des langues et cultures amazigh de Tizi Ouzou. J'ai eu le concours et je me suis inscrit en civilisation amazigh, civilisation du Maghreb, option socio-anthropologie. J'ai fait un magistère, qui a été publié sous forme d'un livre, sur la tradition orale. C'est comme ça que j'ai adopté une approche anthropologique. Je me suis un peu formé grâce à mes encadrants, aux gens que je côtoyais, à mes études aussi. Et par la suite j'ai fait un doctorat, toujours en anthropologie, en Allemagne, et je suis devenu anthropologue. J'ai décidé de devenir anthropologue comme ça. Et ça m'a servi tout ça. Mes études en archéologie, je les utilise aussi dans mes travaux actuellement. La linguistique amazigh que j'ai étudiée au département de Berberie, ça me sert. La littérature aussi, ça me sert, j'utilise tout ça. Tout ça, c'est la même chose. Ce sont des sciences connexes que j'utilise souvent dans mes recherches heureusement sans avoir besoin d'aller, par exemple, chercher un préhistorien ou un archéologue pour interpréter les travaux des italiens qui travaillent sur le sud libyen par exemple, ou les travaux des préhistoriens sur l'art rupestre. Je peux moi-même faire des rapprochement.

Habib

Votre thèse a été encadrée par un professeur algérien ?

Dida

Allemand.

Habib

Et qui était plus ou moins spécialisé ?

Dida

Oui, c'est un spécialiste du monde Touareg, du pastoralisme sahelien et des Touaregs. Il a fait une thèse de l'État sur les Touaregs.

Habib

Il n'y avait pas de contradiction entre vous, un anthropologue allemand et vous, à l'époque, doctorant ?

Dida

Non, j'ai fait une demande de bourse en Allemagne et je l'ai obtenue. J'avais un projet de recherche et je cherchais un encadrant qui irait avec mes préoccupations. J'ai trouvé ce monsieur, le professeur Georg Klute, qui est maintenant à la retraite. On a travaillé ensemble et il m'a encadré avec d'autres, avec Gerd Spittler aussi, qui est spécialiste des Touareg Kel Away au nord du Niger. Georg Klute est spécialiste des Touareg du Mali et du Niger aussi. Et on a travaillé par la suite ensemble, sur des projets. Jusqu'à aujourd'hui on collabore, on écrit des articles ensemble. Il apporte sa perspective et j'apporte la mienne.

Habib

Pendant la thèse, vous avez fait des recherches sur le terrain ou vous avez estimé que vous connaissiez suffisamment ?

Dida

Ma thèse, c'est du terrain seulement. Je suis allé, au moins pendant les 15 années, minimum 3 mois sur le terrain par an, parfois 6 mois. J'ai travaillé sur un espace qui se trouve à cheval entre les frontières algériennes et libyennes, donc j'ai été amené à prendre une mise en disponibilité ici puisque je travaillais dans un centre de recherche, pour pouvoir travailler librement en Libye. En Libye donc j'ai payé de ma poche mon travail. Voilà, donc c'est du terrain. Et comme en Allemagne, on publie obligatoirement la thèse avant d'obtenir le diplôme, c'est une condition, je l'ai publiée sous forme d'un livre.

Habib

En anglais ou en allemand ?

Dida

En français. C'est disponible en Algérie, je l'ai publié ici en Algérie. Le titre c'est "Les Touaregs du Tassili n Ajjer, mémoire collective et organisation sociale".

Habib

J'ai une dernière question avant d'ouvrir la deuxième partie. Est-ce que vous avez eu des engagements politiques ?

Dida

Non. Je n'ai jamais eu le temps de m'occuper de politique. Je ne faisais que ma recherche. Je voulais publier, je voulais faire de la recherche, je voulais aller sur le terrain. Je n'ai jamais eu le temps de m'occuper de politique.

Habib

D'accord. Ce sont des choix, parfois le contexte.

Dida

C'est le contexte. Ça ne veut pas dire que ça ne m'intéresse pas. Il y a des politiques qui m'intéressent, mais je considère que la politique est quelque chose de très sérieux, qu'il faut vraiment s'y consacrer et je n'ai pas le temps de m'y consacrer ou de la pratiquer. Je laisse ça aux autres.

Habib

Mais est-ce que vous vous considérez quand même, en tant que Touareg certainement, comme un chercheur engagé ?

Dida

Non. Je ne suis pas un chercheur engagé. De mon point de vue, pour faire de la science, pratiquer la science, la recherche, il faut se comparer aux autres. Il faut se situer. Il faut intégrer la communauté scientifique. C'est ça ma référence, c'est la communauté scientifique. Je ne fais pas de la recherche pour porter un message politique quelconque. Même si mes travaux peuvent avoir une dimension politique, je ne sais pas, pour les uns ou les autres, pour ceux qui veulent les utiliser. Mais pour moi, de mon point de vue, je ne fais que de la recherche. Bien sûr, je suis archéologue, je travaille sur le patrimoine, j'écris dans le domaine du patrimoine aussi. C'est ma manière de

militer pour le patrimoine culturel, Algérien, Touareg, etc. J'ai fait quelques actions. Par exemple, j'ai créé une école de la musique touarègue de l'imzad. J'ai travaillé avec les femmes pour un festival de la musique touarègue, les femmes qui savent transmettre ce savoir musical et j'ai fait un livre sur la musique touarègue qui a permis d'inscrire cette musique sur la liste du Patrimoine Mondial de l'UNESCO, ce que je considère comme une contribution pour les communautés qui m'ont aidé à effectuer mes recherches sur le terrain. Ces femmes que j'ai interrogées, que j'ai côtoyées, qui sont devenues mes amies, je voulais leur rendre service, faire quelque chose pour elles. Et ce que j'ai trouvé à faire, c'était d'organiser cette école qui a été financée par le ministère de la Culture, pour l'apprentissage. Ce n'est pas une école, ce sont des ateliers chez elles-mêmes, dans leur maison. Elles ont encadré leurs filles, leurs voisines. J'ai préparé le programme, j'ai recueilli les airs musicaux, leur poésie. On a fabriqué les instruments, c'est ça ce qu'il fallait enseigner pour que les filles apprennent l'ensemble du répertoire musical pour le transmettre, pour le sauver de la disparition. Sur ce plan-là, j'étais militant.

Habib

Ça c'est une forme d'engagement.

Dida

Oui, sur ce plan-là.

Habib

Vous rendez aussi service au monde Touareg que vous avez quitté.

Dida

Oui, au début c'était pour les femmes et les filles, mais je vous ai dit que d'autres pourront voir dans ce que nous faisons un engagement politique, peuvent l'utiliser comme tel, mais ce n'était pas vraiment l'objectif premier. L'objectif c'était pour sauver ce patrimoine et offrir à ces femmes un retour pour ce qu'elles ont fait pour moi pendant mes recherches et ma fréquentation du terrain.

Habib

Ma vraie question, au-delà de vous-même, c'est aussi est-ce qu'un chercheur peut être objectif ? Est-ce que l'objectivité existe en sciences sociales, d'après vous ?

Dida

Non, d'après moi on ne peut pas être objectif. Déjà quand on est un chercheur autochtone, local, le degré d'objectivité est différent de celui d'un chercheur étranger. De mon point de vue, l'objectivité ou la subjectivité, ça se mesure au degré de la proximité avec l'objet que l'on étudie. Cette proximité est beaucoup plus grande quand on est autochtone que lorsqu'on est étranger. Parce que quand on est étranger, il y a un processus de rapprochement, on essaie de se rapprocher. Alors que quand on est autochtone au contraire, c'est la distanciation. On essaie de se distancer un peu pour y voir plus clair. Et ça, c'est déjà problématique.

Habib

Vous êtes un homme de terrain, un chercheur. Vous avez dit tout à l'heure que pour un sujet de recherche, vous allez sur le terrain, vous interrogez les gens, vous faites du terrain.

Dida

Oui, mon bonheur c'est d'être sur le terrain et de trouver, discuter avec les gens, de découvrir des nuances, des choses, des ouvertures que je ne connaissais pas et d'apprendre à travers des choses que les gens disent, racontent sur place. C'est vraiment ça qui m'intéresse.

Habib

Si vous avez une approche, mais on peut le mettre au pluriel, quelle est votre approche du terrain ? Comment vous procédez dès le début d'un projet de recherche ? Qu'est-ce que vous faites ?

Dida

Je n'ai pas voulu pratiquer une approche conventionnelle, connue, que les anthropologues ont pratiquée, Malinowski, les autres. Je connais tout ça. J'appartiens à une génération de chercheurs africains qui essaient de réfléchir sur leur propre société, c'est cette approche qui m'intéresse. Il y a des gens comme Mamadou Diawara, professeur à l'Université de Francfort. Il y a la Burkina Bé, Fatimatou, j'ai oublié son nom de famille. Il y a des gens maintenant, une génération, et je pense que je suis un peu dans ce sillage-là, j'appartiens un peu à ce groupe qui essaie de réfléchir, de trancher un peu, d'écouter d'abord le terrain et à partir du travail que l'on fait de dégager une approche. C'est le terrain qui nous impose cette approche-là. On ne vient pas avec une approche qu'on va tester avec un appareillage théorique, un outillage qu'on va utiliser, appliquer, vérifier. Ce ne sont pas des thèses qu'on va vérifier sur le terrain, mais c'est le terrain qu'on va essayer de théoriser. Il y a un savoir pratique, empirique, sur le terrain, qu'on essaie de théoriser, donc de rendre théorique. Et ce savoir, c'est ça ce qui va imposer notre démarche sur le terrain.

Habib

Je conseille vivement bien sûr à tout le monde de lire cet article dans Insaniyat sur la preuve du terrain, le titre m'échappe maintenant, mais je voudrais quand même revenir sur quelques détails. Vous choisissez selon le sujet que vous abordez, j'imagine, selon l'enquête que vous réalisez, de vous orientez plus vers des informateurs ou vers des informatrices, j'ai cru comprendre que les femmes occupent une grande place, les femmes Touareg occupent une grande place, elles ont beaucoup de rôles. Je vais surtout interroger des femmes, je vais surtout interroger des hommes, c'est ça ce que j'appelle l'approche du terrain. Sur le terrain, comment vous décidez ?

Dida

D'abord je n'utilise pas le terme informateur, j'utilise collaborateur, on collabore et on échange. Deuxièmement la valeur ou l'importance d'un collaborateur ne dépend pas de son sexe ou son genre, qu'il soit féminin ou pas, c'est la qualité des informations qu'il détient, du savoir qu'il détient, qui me guide. De même, les groupes sur lesquels je travaille, leur importance n'est pas liée à leur importance politique ou sociale, c'est lié à ce qu'ils vont nous apprendre. Parce que je travaille en anthropologie historique, de l'ethnohistoire, c'est ça mon domaine, plus précisément. Je ne travaille pas sur l'anthropologie économique. Je travaille sur l'anthropologie historique, donc je travaille sur la mémoire et pour la mémoire, dans une société à tradition orale, la détention du savoir traditionnel est primordiale. Et le degré de la détention du savoir c'est ce qui détermine l'importance de mon collaborateur, de la personne interviewée, ou de même pour un groupe donné, même s'il est minime sur le plan politique ou social, c'est ce qu'il nous apprend sur le passé de la communauté

ou de la région qui détermine son importance pour nous. C'est ça mon approche. On interroge la mémoire et quand on interroge la mémoire, on fait feu de tout bois. On utilise la sémantique, la toponymie, l'archéologie, toutes les sciences connexes qui nous permettent de lire le passé et de décortiquer les différentes étapes par lesquelles les communautés sont passées.

Habib

Je reviens toujours à cette séparation homme-femme, enfin différenciation homme et femme. Qui garde la mémoire finalement ?

Dida

Les hommes se soucient plus de l'extérieur. Quand ils nous racontent qu'ils sont membres d'un parti politique ils font attention par exemple à la communauté, à des questions du monde extérieur, aux questions politiques par exemple. Et souvent ils s'autocensurent sur des questions. Par contre les femmes ne se soucient pas de ces questions politiques. Elles disent les choses telles qu'elles les ont apprises de leur mère ou telles qu'elles les connaissent. Elles ont donc cette facilité à raconter les choses, le savoir qu'elles détiennent. Parce qu'elles ne sont pas souvent mises en rapport avec le monde extérieur, ce que j'ai appelé un savoir pollué par les contacts. Tous ces savoirs-là, on ne va pas les prendre comme ça pour argent comptant. Il y a un savoir traditionnel d'origine livresque qui a été recyclé par la tradition, qui est redevenu traditionnel et qu'il faut savoir décortiquer et il y a un savoir traditionnel qui reste toujours traditionnel, et c'est souvent chez les femmes qu'on le retrouve. Pour les hommes, c'est un savoir, je l'ai dit dans certains de mes écrits, un peu pollué par l'extérieur, par la politique, par les partis politiques. Il ne faut pas dire ça, il ne faut pas divulguer certains secrets concernant la communauté, parce que ça pourrait induire des problèmes, etc. Pour les femmes, ça n'existe pas.

Par exemple, une anecdote. Dans une communauté au milieu du massif, très, très éloignée, dans un petit hameau, les femmes et les hommes étaient là en même temps, on discutait. Une femme a commencé à raconter. Il était déjà tard dans la nuit, les petits étaient partis se coucher et les gens ont commencé à libérer leur discours. A un certain moment l'homme lui a dit "c'est bon ça suffit, il ne faut pas, ça suffit", il a essayé d'arrêter la femme qui donnait libre cours à sa mémoire, qui racontait, quand elle a touché certains détails qu'il jugeait inappropriés à divulguer.

Donc ce sont des hommes qui interviennent auprès de la femme pour l'arrêter. Pour le chercheur, bien sûr, ce sont des indices intéressants qui permettent de désigner cette femme-là pour aller la voir plus tard, pour un entretien à part, plus tard, toute seule. Et puis aussi de connaître les sujets gênants, ça nous intéresse de savoir pourquoi ils le sont. C'est ça la différence entre les détenteurs du savoir traditionnel, hommes ou femmes.

Habib

Quand on est un chercheur homme, on peut accéder facilement aux femmes, justement, même si on ne les connaît pas à l'avance ? Les hommes, c'est plus facile.

Ahmed

Théoriquement, non, ce n'est pas facile dans une communauté musulmane, villageoise, conservatrice. Mais moi, je suis Touareg, je travaille dans un milieu Touareg et je suis recommandé. Je connais les codes culturels, les codes sociaux, je sais comment m'y prendre. Et j'ai rencontré des femmes seul, j'ai interviewé des femmes, je n'ai jamais eu de problème à rencontrer des femmes seul et à les interroger, même en Libye sous Kadhafi, j'ai pu interroger des

femmes, des vieilles, là-bas. Du côté algérien, il n'y a pas eu de problème du tout. Au contraire, je suis très à l'aise et elles sont aussi à l'aise avec moi parce que ça leur permet de raconter ce qu'elles ne peuvent pas raconter aux journalistes ou aux autres chercheurs. Les touaregs me connaissent en tant que chercheur autochtone, appartenant à une communauté. Ils me situent dans leurs rapports sociaux. Ils savent d'où je viens, de quelle communauté, mon degré de dangerosité, etc. Ils savent que je suis fils de tel, de telle tribu, que je ne vais pas leur nuire. On utilise tous ces paramètres-là. C'est important plus pour les femmes que pour les hommes. Mais dans le milieu Touareg, il n'y a de problème ni avec les femmes ni avec les hommes.

Habib

Si je décide moi demain d'aller faire une enquête, une recherche, chez les Touaregs, ce n'est pas évident que je puisse parler avec les femmes.

Ahmed

Il va vous falloir rester pendant au moins six mois pour apprendre le touareg, la langue !

Habib

Déjà !

Dida

Pour apprendre le Touareg et les codes culturels, comment approcher une femme d'abord, comment on parle à une femme, on ne lui parle pas comme on parle à un homme, et maîtriser la langue pour savoir comment parler à une femme, c'est important dans le contexte Touareg, la parole. Donc tout ça, ça permet aux chercheurs de se libérer des interprètes, des accompagnateurs, d'observer lui-même.

Habib

Les interprètes, ils compliquent plus les choses, non ?

Dida

Oui, ils compliquent les choses parce qu'ils traduisent souvent selon leur compréhension des choses. Et souvent, ils interprètent. C'est une grande chance de pouvoir poser soi-même ses questions, de les interpréter soi-même, de les traduire soi-même, de les transcrire et d'écrire, seulement vous et votre interlocuteur ou votre interlocutrice, il n'y a pas d'intermédiaire. Comme ça vous savez que les informations que vous avez recueillies sont celles qui viennent justement de la personne en question.

Habib

Vous parlez combien de langues ?

Dida

Je parle le tamasheq, la langue touarègue, que j'ai enseignée pendant plusieurs années. Je parle l'arabe, l'arabe algérien, je ne parle pas l'arabe tunisien, mais je sais "*barcha*" (beaucoup) ! Je parle le Kabyle, une variante du tamazight. Je parle français, anglais, allemand un peu. L'allemand, il faut plusieurs vies pour l'apprendre mais je me débrouille. Je peux aller de Frankfort à Berlin et revenir.

Habib

Vous pouvez faire une conférence en allemand ?

Ahmed

Non, pas du tout, non.

Habib

Donc c'est en anglais ou en français ?

Ahmed

En anglais ou en français, ou en arabe. J'étais membre du conseil arabe pour les sciences sociales et les réunions et les discussions que nous avons eues se faisaient en anglais, au Caire et un peu partout. Ça m'a déçu parce que je pensais que comme on était arabes, on allait parler en arabe. Je me demandais si on allait parler en arabe égyptien, puisque le siège est en Égypte, ou en arabe classique. Finalement, les gens ont parlé dans une autre langue que l'arabe.

Habib

Est-ce que vous avez un projet de recherche en cours ? Qu'est-ce que vous faites en ce moment ?

Dida

Maintenant je prépare un livre. On vient de finir un projet avec Max Planck, à l'Institut de Berlin, sur le savoir et le savoir-faire traditionnel. L'idée est qu'il y a des gens détenteurs de savoirs traditionnels qui ne sont pas académiques, qui n'ont pas fait l'université mais qui détiennent un savoir important, intéressant, qu'il faut valoriser, il faut donc les associer avec des chercheurs académiques pour valoriser leur savoir. On a fait ce projet avec un chercheur nigérien, un tchadien, un allemand et moi-même. L'allemand et moi sommes des universitaires. Le tchadien et le nigérien sont instituteurs, mais ils détiennent le savoir empirique. On les a appelés "*citizen researchers*", chercheurs citoyens. Il y a des chercheurs citoyens et des chercheurs académiques. Ma contribution, c'est le savoir agricole. C'est un livre sur le savoir agricole. Le savoir et le savoir-faire agricole dans la communauté touarègue sédentaire. Les Touaregs, tels qu'ils ont été décrits jusqu'à aujourd'hui, sont essentiellement des nomades. Alors qu'il y a des Touaregs de communautés sédentaires depuis très très longtemps que l'on considère être les continuataires actuels, les représentants actuels de Garamante, ils ont été décrits par Hérodote au 5e siècle avant Jésus, d'où mon approche historique. Ces savoirs et savoir-faire agricoles, c'est-à-dire comment irriguer la terre, le travail agricole, les champs, tout ce qui concerne le travail et le savoir-faire agricole en Libye dans la région d'Arat et en Algérie dans la région de Djanet.

Habib

Ce sont plutôt des oasis ?

Dida

Des oasis, voilà. C'est un livre qui est sur le point d'être fini mais je voudrais aller plus loin, faire un autre projet sur les savoirs au Sahara des communautés sahariennes. Je prépare un projet.

Habib

C'est passionnant !

Dida

Ça va sortir, c'est un livre, un livre en libre accès sur internet. Il y aura quelques exemplaires papier, à peu près 200, qu'on va distribuer aux bibliothèques.

Mais je voudrais élargir ça. Je vais l'inscrire comme projet de recherche au centre que je viens d'intégrer ici à Béjaïa. Ça me permet de rester toujours au Sahara.

Habib

J'ai beaucoup travaillé sur les savoirs oasiens, ça m'intéresse beaucoup.

Dida

Très bien. Il y a Bédoucha qui a travaillé, la Tunisienne.

Habib

Geneviève Bédoucha, "L'eau, l'amie du puissant".

Dida

C'est intéressant, j'ai utilisé ce travail. Elle travaille sur la transmission matrilineaire, patrilineaire, le "habbus". Pour elle, on crée le "habbus", c'est-à-dire la transmission par la voie patrimoniale, les hommes. Les femmes en sont exclues. Chez les Touaregs, c'est le contraire. C'est la voie matrimoniale, les hommes sont exclus. Donc j'ai comparé nos deux approches.

La terre appartient aux femmes, et le jardin que l'on crée sur la terre qui appartient aux femmes va revenir aux femmes par la suite, après le décès de celui qui l'a créé. Donc la transmission se fait par la voie matrilineaire. Et Bédoucha dit que c'est par la voie patrilineaire. Pourquoi ? Parce que les hommes n'admettent pas que les hommes qui viennent épouser des femmes aient droit aux produits de la terre. Chez nous, c'est la même chose. Les hommes qui viennent de l'extérieur ne peuvent pas posséder la terre parce qu'elle appartient aux femmes.

Habib

Donc en l'occurrence, si j'épouse une femme de là-bas, je n'aurai pas le droit à ses terres !

Dida

Vous pouvez travailler et vous nourrir tant que vous êtes vivant, mais vous ne pouvez pas hériter. Les terres appartiennent aux femmes. Si vous épousez une femme de là-bas qui possède déjà la terre, vos enfants pourront manger, se nourrir du produit de la terre. mais pas la posséder. Elle est inaliénable. Elle n'est pas vendue, elle n'est pas donnée, elle se transmet par la voie des femmes.

Habib

La polygamie existe ?

Dida

La polygamie avant n'existait pas chez les Touaregs. Parce que la femme détient les pouvoirs. Elle a l'économie, elle possède la terre, et c'est elle qui fait travailler l'homme. Il travaille pour elle. L'homme est irrigateur, il irrigue la terre, comme il irrigue la femme pour donner la progéniture, comme aussi il irrigue la terre pour donner les produits qui appartiennent à la femme. La

progéniture aussi appartient à la femme. Donc le pouvoir appartient à la femme, parce qu'elle détient l'économique. La terre c'est la femme, l'eau c'est l'homme, et voilà. Et d'ailleurs on l'appelle "irrigateur". Il irrigue le jardin, il irrigue la terre qui est assimilée à la femme, donc il irrigue aussi la femme et la progéniture, c'est le produit du jardin et aussi le produit de la femme et de l'homme, la progéniture appartient à la femme.

Habib

J'aime bien cette idée de l'irrigateur. Vous êtes un chercheur-lecteur, vous lisez beaucoup ?

Dida

Je n'ai pas souvent le temps de lire. J'ai lu pendant que je faisais les études. Sur le terrain, souvent j'ai un livre, le soir. Je ne lis pas beaucoup.

Habib

Et quand vous partez de temps en temps avec un troupeau ?

Dida

Je n'aime même pas avoir des livres quand je suis avec mon troupeau.

Habib

Vous prenez votre téléphone ?

Dida

Non, ça ne sert à rien. Il n'y a pas de réseau.

Habib

Oui, je sais, j'en ai fait l'expérience puisque je vous ai écrit et que vous m'avez répondu plusieurs semaines après ! Ça c'est l'absence du réseau. Vous êtes toujours à 100% Touareg et vous êtes fier de l'être ?

Dida

Fier, non, je n'y peux rien, je suis Touareg, c'est tout. Je suis Touareg, je suis amazigh, et puis Algérien, Africain, Saharien, tout ce que vous voulez.

Habib

Africain, ça m'intéresse beaucoup, et ça sera probablement ma dernière question, est-ce qu'Africain vous l'opposez à l'Occident ou à l'Europe, par rapport à notre histoire coloniale, et ainsi de suite, ou est-ce que juste c'est l'Afrique ? Est-ce que politiquement, ça a une signification de dire je suis africain ?

Dida

J'ai appris avec l'archéologie de la préhistoire, l'évolution, la contribution de l'humanité à la civilisation humaine. On est des homo sapiens et maintenant nous vivons une civilisation d'homo sapiens. Nous avons des contributions en tant qu'Africains à cette civilisation de l'homo sapiens sapiens, comme les autres communautés à travers le monde. Je me considère comme un citoyen je ne dirais pas du monde, je suis africain et je me réclame de cette contribution des Africains à la

civilisation humaine. Je me reconnais dans Saint-Augustin, je me reconnais dans tous les autres Africains qui ont contribué à cette civilisation humaine.

Habib

Et l'arabité pour vous, c'est quoi ?

Dida

C'est tout ça, ce sont des stratifications qui sont là, qui font notre identité actuelle, y compris l'arabité et toutes les autres, avec des degrés différents, bien sûr. Chaque couche a une épaisseur par rapport à la séquence temporelle, la durée, et aussi à la contribution. Mais nous considérons, je considère toutes ces contributions ici et là comme notre contribution à nous, à la civilisation humaine, à l'humanité. De l'homo sapiens sapiens.

Habib

Je crois que je vous connais. En tout cas, forcément, j'ai oublié mille questions. Mais j'ai une toute dernière qui relève de l'actualité. Ces deux dernières années, il y a eu Gaza. Ça représentait quoi pour vous, le Touareg, peut-être le chercheur, mais surtout le citoyen ? C'est quoi Gaza pour vous ?

Dida

Bon, d'abord, en tant qu'Algérien, Gaza et la Palestine, *manhabouch el hagra* (nous n'aimons pas l'oppression). Quel que soit celui qui opprime, on est contre. Non seulement on est contre, mais on se retrouve automatiquement aux côtés de celui qui est agressé, qui est opprimé. Depuis Bacchus, peut-être même avant, depuis ces temps-là c'est connu en Afrique du Nord et on n'aime pas. Donc ne serait-ce que de ce point de vue, on est avec la Palestine, on est avec Gaza. Parce qu'on considère que les opprimés sont agressés par l'État d'Israël, par les Juifs de l'État d'Israël, il y a une injustice qu'il faut réparer.

Habib

Monsieur Badi, merci infiniment. J'ai oublié des questions, forcément, j'en suis désolé. Mais ceux et celles qui vont avoir accès à ce document précieux vous connaîtront certainement davantage et chercheront à vous connaître encore davantage. Et moi, je commencerai déjà à lire pour comprendre un peu ce monde que je connais peu parce que je viens d'ailleurs, je ne suis pas Touareg, je n'ai pas de prétention de connaître ce sujet, donc vous m'avez donné beaucoup, merci beaucoup.

Dida

Bon, je vous dis en Touareg *tanimert*, merci.